



DOSSIER

LES PRÉDATEURS

Gentil TYRAN

Les éditions Anacharsis ont eu la bonne idée de rééditer « Tirant le Blanc », preux chevalier, grand cœur et large estomac, œuvre datant de l'époque où les prédateurs étaient encore dans l'enfance de leur art.



DR

Quand le curé et le barbier font l'inventaire pour destruction de la bibliothèque du très ingénieux hidalgo Don Quichotte, récemment armé chevalier par le cabaretier de sa première sortie, non moins récemment déclaré fou à lier et touché de fantaisie chevaleresque, les deux compères montrent un certain discernement. Trois livres, en effet, échapperont aux flammes de cet autodafé thérapeutique : « Amadis de Gaule », « Palmerin d'Angleterre »

« Le premier coup, Tirant le lui flanqua sur la tête ; il lui enfonça tout le casque dans le crâne, lui faisant sortir la cervelle par les yeux et les oreilles, de quoi le malheureux tomba roide mort de son cheval. »

et « Tirant le Blanc ».

Le premier parce qu'il est le premier, le second parce que c'est un fort bon livre de beaucoup d'art et pas trop embrouillé, et Tirant parce que « Dieu me soit en aide ! » c'est un « trésor de contentement », « une mine de passe-temps » et qu'« au regard du style, c'est le meilleur livre du monde ». Le curé, qui s'y connaît, fait alors les éloges des délicatesses de la demoiselle Plaisirdemavie, des calculs retors de la Veuve Reposée et des amours adultères de la Reine avec son Hippolyte sans noblesse. Le devrait-il ? Rien n'est moins sûr. Car

en ce qui concerne les mœurs catholiques, et bien que « Tirant le Blanc » soit bourré de religion jusqu'au bassinet, on connaît des exemples moins ambigus. Certes, chaque page a son invocation très lyrique au seigneur-qui-passe-avant-tout - avant le Roi, avant la Dame - et que servent en férant sans mollir les chevaliers véritables ; certes, Tirant est un très pieux et très valeureux exemple de sagesse et ardemment dévoué à la sainte religion catholique, qu'il va s'efforcer de répandre de par le monde (particulièrement en Berbérie) et certes, on le croise à l'Office. Mais enfin, c'est aussi lui qui, pour avoir réussi à toucher du pied le « secret » de sa dame Carmésine sous ses jupes, fera couvrir sa chaussure et son bas de perles, rubis et diamants pour plus de vingt-cinq mille ducats et ne paraîtra plus aux joutes que chaussé de cette unique jambièrerie « bénie » dans l'intimité. Plaisirdemavie elle-même - une Dame tout ce qu'il y a de bien eu égard à la naissance, une Dame dotée d'excellentes références, au service de l'Infante Carmésine depuis des années, très correctement dévote et parfaitement instruite des choses religieuses - n'aura de cesse tout au long des aventures du grand preux de l'envoyer dans le lit de l'Infante, pour la joute ultime, et sans se soucier de mariage légitime. Infâme projet s'il en est, qu'elle mènera néanmoins à bien par deux fois.

C'est qu'il reste de la courtoisie dans cet ouvra-



ge ! Qui contient peu d'animaux fantastiques pour épreuves rituelles (un dragon pas très féroce mais vraiment très laid, un Dogue noir comme Cerbère) mais beaucoup de tournois en champ clos, de combats à toute outrance et de luxe vraiment royal. Les cinq cents premières pages sont un tourbillon de soubvestres de brocart doublé de martre zibeline, de lourdes lances et de hachettes de selle, de caparaçons filetés d'or et d'argent, d'honneur éclatant, d'ordre, d'apparat, de mystères amoureux et de cours serrées. Les champs clos se suivent et sont parfois doux et parfumés, parfois rudes et noyés de sang, l'amour et la chevalerie tiennent dans les mêmes mots (rompre une lance peut être l'affaire la plus douce qui soit), et la moindre fête dure de huit à douze jours. Avec ce qu'il y faut de chapons et de volailles farcis, de gibiers, de vins aromatiques et de friandises. La dépense caractérise les festivités sous ses deux modes : on se blesse et on tue sans compter, comme on mange et comme on danse, comme on boit.

Tirant, qui s'en vient du domaine de la Roque Salée (Bretagne nord), commencera, aux noces du roi d'Angleterre et dans le faste le plus accompli, à se faire là sa réputation de parfait chevalier. Il y sera distingué entre tous, assermenté de l'ordre de la Jarretière et armé par l'ermite Guillaume de Warwick lui-même.

Mais c'est en Turquie, aux côtés du roi de France, puis à Constantinople, dans tout l'Empire grec et pour finir, en Berbérie, que Tirant déploie l'amplitude de sa valeur. Sa science guerrière, qui n'est pas dénuée de ruse et de prudence, se révèle immense et digne d'un grand capitaine. Sa bonté et son désintéressement lui gagnent l'amour de ses vassaux et des rois honnêtes, sa noblesse d'âme et son courage sans faille, l'estime et l'admiration de ses ennemis. Dans la bataille, il est increvable. Et très fort : un seul de ses coups de hache et voilà l'ennemi coupé net de la tête à la taille, en deux parties égales, la cervelle en sauce blanche dégoulinant sur le pommeau de sa selle ! À l'époque, les pires blessures sont traitées à la térébenthine et, quand ce n'est pas mortel, c'est très efficace : en deux jours, un chevalier digne de ce nom se remet de tout. Seul l'amour peut envoyer les vrais braves dans les pommes, voire aux ultimes frontières entre la vie et la mort.

Et peut-être est-ce effectivement l'amour qui ravira à Tirant, au comble de sa carrière chevale-

resque, alors qu'il accumule les titres de noblesse, de puissance et d'honneur, sa simple vie d'homme.

Car le curé de Cervantès n'avait pas tort : dans ce livre, les chevaliers sont humains. Ils dorment, mangent, souffrent, jouissent, meurent parfois dans leurs lits et « font leur testament devant leur mort ». Il ne manque rien à ces aventures fabuleuses en termes de grandiloquence, de faits d'ar-

« Si j'étais près d'une dame, dans son lit, aussi grande dormeuse fût-elle, je ne la laisserais pas se reposer autant que le fait votre majesté. Mais cela ne m'étonne pas de votre altesse, car vous dormez seule et personne ne vous stimule, ni, s'agitant, ne vous fait grimper aux rideaux. »

me et de sentiments. Rien en panache, en arrangements déguisés, en perfides trahisons, en funestes erreurs, en grandes protestations d'innocence et en jurements solennels. Pourtant, quand arrive le corps mort de Tirant le Blanc devant les yeux de sa Dame d'amour, la belle Carmésine, l'émotion est à son comble.

Oui, le curé de Cervantès avait vraiment raison : c'est par les livres que s'attrape la fièvre de chevalerie. Tirant lui-même fut touché de cette manière, au tout début de sa carrière. Alors que ses compagnons le croient perdu dans les bois, il chevauche au gré de sa haquenée, inconscient du monde qui l'entoure : « ils le trouvèrent sur la route, en train de lire les aventures chevaleresques qui étaient rapportées dans le livre, et tout ce qui avait trait à l'ordre de chevalerie ».

CÉLINE MINARD

QUI EST-IL ?

Joanot Martorell est né à Gandie, près de Valence en 1413, dans une famille de petite noblesse féodale. Chevalier pauvre mais bouillant, il provoqua de nombreux duels et parcourut le Portugal et l'Angleterre pour demander au roi l'arbitrage d'une affaire d'honneur qu'il avait avec son cousin Joan de Monplau, destinataire de ses vigoureuses « Lettres de Bataille ».

Pauvre donc, mais vaillant et belliqueux, il ne fréquenta pas que la fine fleur de la littérature castillane : en 1449, on l'arrête à la tête d'une bande de brigands maures et on le jette en prison. Plus tard, pressé par sa piètre condition financière, il cède les droits de son « Tirant » pour cent réaux, mais il n'en verra pas la première édition qui ne sortira des presses de Spindeler que vingt-deux ans après sa mort. C.M.

Joanot Martorell
TIRANT LE BLANC
Anacharsis 2003 | 987 pages |
30 euros

